

**Benjamín Oltra, José Ignacio Garrigós, Alejandro Mantecón et Christian Oltra Algado: Sociedad, vida yteoria. La teoría sociológica desde una perspectiva de sociología narrativa**

Emmanuel Négrier

► **To cite this version:**

Emmanuel Négrier. Benjamín Oltra, José Ignacio Garrigós, Alejandro Mantecón et Christian Oltra Algado: Sociedad, vida yteoria. La teoría sociológica desde una perspectiva de sociología narrativa. Pôle Sud - Revue de science politique de l'Europe méridionale, ARPoS 2005, pp.193-194. 10.3917/psud.023.0187 . hal-02519621

**HAL Id: hal-02519621**

**<https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-02519621>**

Submitted on 21 Apr 2020

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Benjamín Oltra, José Ignacio Garrigós, Alejandro Mantecón et Christian Oltra Algado : *Sociedad, vida y teoría. La teoría sociológica desde una perspectiva de sociología narrativa*  
Mr Emmanuel Négrier

---

**Citer ce document / Cite this document :**

Négrier Emmanuel. Benjamín Oltra, José Ignacio Garrigós, Alejandro Mantecón et Christian Oltra Algado : *Sociedad, vida y teoría. La teoría sociológica desde una perspectiva de sociología narrativa*. In: Pôle Sud, n°23, 2005. pp. 193-194;

[https://www.persee.fr/doc/pole\\_1262-1676\\_2005\\_num\\_23\\_1\\_1253](https://www.persee.fr/doc/pole_1262-1676_2005_num_23_1_1253)

---

Fichier pdf généré le 23/04/2018

**Benjamín Oltra, José Ignacio Garrigós,  
Alejandro Mantecón et Christian Oltra Algado,  
Sociedad, vida y teoría. La teoría sociológica  
desde una perspectiva de sociología narrativa,  
CIS, Madrid, 2004, 665 p.**

Qu'est-ce que la sociologie narrative? « Une perspective qui réunit la pratique de la sociologie scientifique (empirique, quantitative et qualitative), le sens de l'histoire, les biographies individuelle et collective et la nécessité fondamentale du récit et du texte bien écrit », indiquent d'emblée les auteurs de cette somme remarquable qui tient à la fois des « Étapes de la pensée sociologique », de la chronique des années de formation sociologique des grands auteurs de référence, et d'une dette amoureuse, confessée à l'endroit des fondateurs passés et actuels de notre sociologie contemporaine. Les auteurs se situent dans une position raisonnable entre deux théories de la pensée sociologique. À la théorie objective du rapport entre pensée et action, qui prétendrait tirer des conditions matérielles spécifiques l'originalité d'une œuvre, ils opposent les réseaux complexes de l'héritage, des choix et des hasards, où la sociologie puise son inspiration. À la théorie subjectiviste, qui isolerait le sociologue dans la tour d'ivoire de son génie, ils restituent les multiples formes d'emprunt, de trajectoires, de conditions historiques.

À partir de ces préalables, les auteurs découvrent leur corpus en trois grandes périodes. La première s'institue « La société aristocratique en crise, la modernité et les précurseurs », qui nous laisse parcourir les vies et œuvres de Vico, Montesquieu, Ferguson, Smith, Saint-Simon, Malthus et Ricardo, dans un environnement bien plus large d'auteurs connus (Rousseau, Condorcet, Burke) ou moins souvent cités, comme Julien Offroy de la Mettrie et son « Homme Machine » (1748), ou son « Art de jouir » (1751). Au fil de la lecture se met en place, progressivement, une curieuse familiarité avec des auteurs dont on a parfois oublié une part des itinéraires, pour s'être contenté des standards rete-

nus des premiers apprentissages. Comme dans tout l'ouvrage, le soin apporté à l'écriture, le subtil mélange de biographie et de restitution de l'œuvre, apportent un plaisir que considérera coupable celui pour lequel le contact avec les écrits scientifiques ne peut être que de l'ordre de l'effort et de la souffrance.

La deuxième période, qui s'intitule « La société bourgeoise, les fondateurs et les créateurs », s'ouvre avec Adolphe Quételet, mathématicien gantois, fondateur de la physique sociale et de la première agence statistique gouvernementale du monde, en 1841. Elle se ferme avec Robert Ezra Park, le journaliste passé à la sociologie et auteur, avec « Introduction to the Science of Sociology », d'un ouvrage qui fut longtemps considéré comme la « bible verte » de la prestigieuse « École de Chicago ». Au passage, on cheminera dans les arcanes de la carrière, des emprunts et voyages qui composent une histoire de la sociologie américaine naissante. Dans cette série, les grands (Comte, Marx, Spencer, Pareto, Tönnies, Freud, Mosca ou Weber) ne sont pas oubliés. Mais la perspective dans laquelle leurs parcours sont restitués s'échappe souvent des leçons apprises chez Raymond Aron ou chez le Peter Berger de *Invitation to sociology*, ne serait-ce que parce les auteurs « osent » travailler sur ce qui reste le plus souvent implicite et réservé aux confidences de savants lettrés : la vie, les rapports au père, à la mère, aux maîtres, au pays... etc.

La troisième partie, qui s'intitule « La société démocratique, les académiques et les professionnels », commence avec Robert Michels et se termine avec Jeffrey Alexander. Du premier, fils d'un important commerçant catholique de Cologne, passé par le Lycée français de Berlin, on apprend qu'il se forme consécutivement à Londres, à Paris et Munich, avant d'opter pour l'Italie de son cœur, où il rencontre Mosca. Le

père de la « loi d'airain de l'oligarchie » y est vu errant, moitié par dépit et malgré le soutien de Max Weber en Allemagne, moitié par goût pour l'Italie, où il termine sa carrière, à Florence. Jeffrey Alexander, fonde, à partir de son expérience soixante-huitarde et californienne, la Nouvelle gauche américaine à partir d'une révision critique de Marx. Il s'en détache, considérant que celle-ci, non seulement n'avait pas montré les qualités nécessaires pour se transformer en une théorie sociologique nouvelle, mais encore avait dégénéré dans le sectarisme et la violence. Le fondateur de la sociologie culturelle atteindra la reconnaissance internationale à partir d'une œuvre à la fois originale et inspirée par des auteurs souvent présentés comme contraires : Geertz, Marx, Parsons, par exemple.

En passant en revue les auteurs dont la vie et l'œuvre font récit dans cette partie, on notera les parcours de Pierre Félix Bourdieu (délicieuse tradition espagnole de la mention du second prénom), de Norbert Élias (et ses errements professionnels, à Paris, où il se convertit en fabricant de jouets, pour survivre), de Wright Mills (et ses chevauchées rageuses, à moto, pour oublier ses désaccords avec Paul Lazarsfeld et son empirisme abstrait) ou encore de Robert King Merton, dont l'apprentissage intellectuel doit beaucoup à la bibliothèque Carnegie, au-dessus du modeste atelier de son père. Un parcours qui aurait pu bifurquer à 12 ans, lorsque le petit Meyer Robert Schkolnick, qui se sent une vocation de magicien, décide de s'appeler désormais Robert King Merlin (qui deviendra « Merton » ensuite). À ses côtés, on accompagnera Niklas Luhmann, Jürgen Habermas, Peter Berger ou Anthony Giddens, leurs parentés et leurs oppositions, dans un monde de moins en moins français (le

XVIII<sup>e</sup> siècle l'était massivement), et de plus en plus connecté.

Plusieurs tableaux rythment le défilement des grands hommes et des plus obscurs qui ont compté, pour les auteurs, et comptent encore dans notre héritage sociologique occidental. On y mesure les réseaux d'interconnaissance, on y dresse des filiations, des dialogues imaginaires (« ce que Weber pourrait apprendre à... »), des chroniques où les auteurs principaux laissent la place au portrait d'illustres camarades de science. Les indices des concepts et des auteurs parachèvent une œuvre avec l'idée de laquelle, citant Paul Valéry (« le cimetière marin »), Benjamin Oltra confesse avoir vécu depuis des années.

On pourra à loisir, comme toujours en pareil cas, contester l'importance de la place accordée à certains, la modestie des passages concernant les sociologies espagnoles. Ortega y Gasset, traité en une seule page, sans doute, méritait-il mieux et plus. Mais ses représentants anciens, ou ceux, plus récents, qui refondent la discipline dans la transition démocratique, sont là, présentés et commentés. Ce seul fait est, pour tous ceux qui s'intéressent à la pensée ou au modèle espagnols, d'une grande utilité. Du reste, si cet ouvrage n'est pas un panthéon, c'est qu'il réunit trop de monde : près de 300 sociologues et penseurs. À ceux qui pratiquent la langue de Cervantès, on promet les délices d'une déambulation permanente d'un auteur et d'une vie à l'autre. Aux non-hispanophones, ces lignes, frustrantes par le fait, auront légué une attente : la traduction, vite!

*Emmanuel Négrier*  
CEPEL/CNRS

